

la revalorisation des activités de production, et la recherche d'un meilleur équilibre économique et spatial. Ce sont là des enjeux caractéristiques du monde industrialisé et du monde en voie d'industrialisation des pays émergents. Et évidemment, les solutions que nous offrent les populations tribales sont peu pertinentes à ce sujet. Il en va de même pour les questions de sobriété énergétique : les populations tribales l'ont pratiqué, mais à une échelle qui n'a aucun rapport avec les besoins des sociétés postindustrielles. Toutes ces raisons font qu'il faut prendre avec prudence les analogies possibles entre les façons de vivre des populations tribales et les problèmes qui se posent à nous, aux citoyens d'un monde assez déréglé.

Cela étant dit, il est possible d'esquisser un pont entre le savoir anthropologique et les transformations du monde actuel. Les ethnologues ont en effet sous les yeux une multiplicité d'expériences de vie, qui sont celles des sociétés traditionnelles auxquelles ils ont accès par expérience directe, mais aussi grâce aux livres, aux monographies, aux articles écrits par une cohorte de savants depuis plus d'un siècle. Ce précieux corpus de savoirs correspond à autant de façons singulières d'édifier des mondes et de les habiter, parfois avec des échecs, d'ailleurs, dont on peut aussi apprendre beaucoup. Or chacune de ces façons singulières de faire monde est non pas un modèle à imiter, une cosmologie à reproduire, mais la preuve de ce que la composition du monde que nous connaissons n'est pas la seule possible. L'historien François Hartog a appelé « présentisme » la myopie qui nous

frappe très souvent, le fait que nous sommes immergés dans un présent qui nous semble inévitable et nécessaire, et qui nous conduit à supporter avec un certain fatalisme les conditions historiques dans lesquelles nous vivons. L'histoire doit selon lui lutter contre cette tendance en ramenant le présent à sa construction historique, et je pense que l'ethnologie peut contribuer à cette tâche. Non pas à travers l'enquête sur le passé, qui est du ressort des historiens, mais en cultivant la familiarité avec l'altérité culturelle et l'idée de la contingence de nos formes sociales. Les milliers de façons de vivre la condition humaine sont en effet autant de preuves vivantes de ce que notre expérience présente n'est pas la seule envisageable. L'anthropologie ne nous fournit pas des idéaux de vie alternatifs, elle nous apporte la preuve que d'autres voies sont possibles puisque certaines d'entre elles, aussi improbables qu'elles puissent paraître, ont été explorées ailleurs ou jadis. Elle nous montre que l'avenir n'est pas un simple prolongement linéaire du présent, qu'il est gros de potentialités inouïes dont nous devons imaginer la réalisation afin de réaliser au plus tôt, sinon peut-être une véritable maison commune, à tout le moins des mondes compatibles, plus accueillants et plus fraternels.

P. C. – Quel est votre regard sur l'érosion, passée et présente, de la diversité culturelle ? Avez-vous été confronté personnellement à ces questions ? Faut-il selon vous céder au pessimisme, ou y a-t-il au contraire des raisons d'espérer une conservation de cette diversité ?